



HAL
open science

Santé et environnement : quelles leçons de l'histoire pour les territoires urbains ?

Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Santé et environnement : quelles leçons de l'histoire pour les territoires urbains ?. 2015. hal-01757304

HAL Id: hal-01757304

<https://ehesp.hal.science/hal-01757304>

Submitted on 3 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Santé et environnement :

Quelles leçons de l'histoire pour les territoires urbains ?

Contribution pour LA FABRIQUE ECOLOGIQUE

Fabrique Ecologique (<http://www.lafabriqueecologique.fr/>)

Cyrille Harpet, enseignant-chercheur à l'EHESP, chercheur Unité Mixte Recherche UMR 6501-ARENES et chercheur associé EVS-UMR 5600, IMU, Lyon

L'objectif de cette note est de dégager, en utilisant les leçons de l'histoire, les possibilités de « réconciliation » des champs d'action « santé » et « environnement », dans une logique décentralisée, et qui puisse utiliser si possible des modes d'action participatifs ou mobilisant le citoyen. Quelques recommandations pourront être tirées de l'expérience passée ou récente de gestion de l'articulation santé/environnement, afin d'être utilisables par les équipes municipales qui se mettront en action après les élections du printemps 2014.

Titre provisoire : quel urbanisme promoteur de santé sur les territoires urbains ?

La santé environnement¹ (ou santé-environnementale selon la terminologie canadienne) est un champ de la santé publique prenant en compte les facteurs environnementaux constituant des déterminants de l'état de santé d'une population. Les facteurs concernés sont naturels (milieu, ressources, agents biologiques, physiques, chimiques, etc.) et humains (systèmes techniques). L'OMS a défini ce champ d'intervention et cette notion dès 1989 à travers la *Charte européenne de l'environnement et de la santé* en énonçant le principe selon lequel « bonne santé et bien-être exigent un environnement propre et harmonieux dans lequel tous les facteurs physiques, psychologiques, sociaux et esthétiques reçoivent leur place. Un tel environnement devrait être traité comme une ressource en vue de l'amélioration des conditions de vie et de bien-être »². Il faudra attendre près de 15 années pour que la Charte de l'environnement, adossée à la constitution française fasse mention des liens entre santé et environnement au sens d'un droit fondamental (article 1 : « Chacun a le droit de vivre dans un environnement équilibré et respectueux de la santé »).

Aussi la santé et l'environnement ont été longuement appréhendés comme relevant de deux domaines scientifiques distincts, et en conséquence en tant que deux domaines de décision politique sans réelle articulation. Si l'on ne peut parler « d'oubli » de l'environnement, ni « d'oubli » des questions de santé, ces deux grands domaines de connaissance et d'intervention ont clairement été dissociés. Entre une ingénierie et des sciences dédiées à la connaissance et à la gestion des milieux et des ressources pour l'environnement, et une ingénierie sanitaire, des sciences médicales et des soins pour la santé, peu de recoupements, peu d'approches croisées, peu d'interdisciplinarité ont vu le jour si ce n'est dans les travaux de quelques dissidents³. La recherche en santé-environnement tend à se développer avec en toile de fond des enjeux de santé publique pour lesquels les facteurs environnementaux sont désormais de plus en plus identifiés, analysés et corrélés à des facteurs de risques de santé pour les populations. Il faut toutefois noter que l'environnement a été spécifiquement investigué dans l'histoire à travers les phénomènes d'épidémies, et plus particulièrement au 19e siècle, par l'analyse de la qualité des principaux vecteurs des miasmes et parasites que sont l'eau et l'air. Ces éléments vecteurs le restent encore bien entendu, et ce avec les

¹ Dab William, Santé et environnement, Que sais-je, Paris, Puf, 2007, 100p.

² http://www.euro.who.int/_data/assets/pdf_file/0020/114086/ICP_RUD_113_fre.pdf

³ Nous pouvons mentionner des pionniers de la recherche scientifique s'étant inscrits dans une démarche véritablement interdisciplinaire que sont René Dubos, Henri Laborit, Jean Lebel, Trevor Hancock, Henri Pèzerat.

conditions de vie et d'hygiène relatives aux populations les plus démunies. Mais les dégradations des milieux sous la pression des activités humaines, leurs transformations continues et intempestives, suivies des externalités négatives que sont les émissions anthropiques généralisées et de plus en plus diversifiées, véhiculent un sentiment d'inquiétude voire de « peur sociale »⁴.

Mais quid en milieu urbain ? Que peut-il en être de cette démarche de quantification en environnement aussi complexe que les mondes urbains ? Sans aléa particulier, marqué dans le temps et l'espace, sans catastrophe ou accident significatif pour déterminer un « avant-après », il est question d'un temps long d'exposition en population générale qui laisse peu de place au déterminisme scientifique de l'hygiénisme antérieur.

La santé-environnement en milieu urbain rencontre, en outre, trois autres préalables de définitions pour délimiter son champ d'investigation et d'intervention : celui des « causes », celui des « risques attribuables », celui des effets et charges pesant sur la santé des populations (le fardeau environnemental des maladies). Il est aussi possible de considérer la santé environnement au regard de l'organisation et de l'aménagement des milieux urbains, comme comprenant autant de facteurs influençant, voire déterminant les conditions sanitaires des populations citadines. L'histoire urbaine permet ainsi de relire l'organisation des espaces de vie des populations humaines au regard de leurs conditions sanitaires. Les travaux des historiens ont porté sur les épisodes sanitaires qui ont marqué les civilisations faces à des fléaux affectant les villes. Epidémies de peste, de choléra, famines, épizooties et autres fléaux ont anéanti des populations citadines confrontées à des vecteurs de contagions pour lesquels le 19^e siècle aura apporté des réponses médicales et hygiénistes.

L'aménagement urbain aura été reconfiguré pour réduire ces phénomènes liés à des conditions d'insalubrité favorisant la propagation de ces vecteurs de risques sanitaires, par la gestion des déchets, l'assainissement des eaux usées domestiques, artisanales et industrielles.

Les courants urbanistiques qui se sont succédé au fil de l'histoire urbaine ont procédé par une conception des espaces bâtis, destinés à l'habitat et aux activités humaines, de façon à en répartir les fonctions différentes selon des catégories sociales. Dès lors, il est aisé de considérer une distribution des populations sur des secteurs urbains marqués par des conditions de vie fortement disparates. Ainsi les répartitions spatiales révèlent-elles des distributions de classes (centralité-périphéries), pour lesquelles à la fois les ségrégations sociales, professionnelles et économiques sont lisibles. En outre, les conditions de vie urbaine sont fortement marquées par des états de conditions sanitaires très différenciées, au point que nombre de travaux imputent aux milieux urbains d'être les facteurs causaux des maux des populations.

Si l'essor des villes et des industries au 19^e siècle marque un tournant significatif dans les conditions urbaines, ceci est dû à un afflux conséquent des populations vers les lieux de production (un exode rural) avec à la fois des conditions de travail et de vie pénibles et insalubres.

Les disparités territoriales ont été ainsi accentuées par ces occupations urbaines nettement différenciées et surtout concentrant les nouvelles catégories sociales ouvrières.

Les proximités géographiques entre lieux de production et lieux de résidence ont ainsi été fortement structurantes des villes modernes. Le 20^e siècle en aura conservé l'héritage, même si la pensée urbanistique du courant dit fonctionnaliste a ouvert un nouveau champ de conception par

⁴ *Dictionnaire des risques*, sous la direction d'Yves Dupont, Armand Colin, Paris, 2003, article « santé environnementale ».

répartition des fonctions (se loger, travailler et se récréer, selon les termes de Le Corbusier et de la Charte d'Athènes). Ce courant hégémonique de la pensée urbaine du 20^e siècle semble avoir atteint ses limites. Pour autant, il faut rappeler la montée d'un courant alternatif dont peu d'auteurs font mention, à savoir celui du nouvel urbanisme. Le nouvel urbanisme a trouvé parmi ses plus importants promoteurs des auteurs tels que Lewis Mumford, Parmi les promoteurs du nouvel urbanisme, il faut compter Jan Gehl, auteur en 1996, de *Life between buildings-using public space*, Copenhagen, Arkitektens Forlag, 1996, p102.

Les principaux penseurs et promoteurs de ce mouvement du nouvel urbanisme sont ceux ayant porté une analyse critique et souvent contestataire de la société industrielle, de l'aménagement urbain et des modes de vie liés à la société de consommation (automobile notamment). Lewis Mumford, Ivan Illich son condisciple Jean Robert, Alfred Sauvy le sociologue en France, Denis de Rougemont en Suisse, Jean-Pierre Dagenais au Québec, et Jane Jacobs aux USA. La plupart sont lecteurs et inspirés de l'écologie scientifique, des concepts de communauté climacique de Clements, d'écosystème de Tansley, puis portés par une écologie plus politique.

Lewis Mumford reprend les théories de Patrick Geddes avec la notion d'ère de la machine, et propose une politique d'aménagement régional (regional planning) qui repose sur une symbiose entre besoins de la ville et ceux de la campagne. Il revendique d'associer la tradition naturaliste américaine (Ralph Waldo Emerson, Walt Whitman, Henry David Thoreau) et les possibilités offertes à l'ère de la technique. Ce courant de la pensée urbaine a été largement soutenu par deux grandes associations environnementales américaines (l'Audubon Society et le Sierra Club).

Mumford et McHarg formèrent avec Paul Ehrlich, Barry Commoner, René Dubos et Ralph Nader un petit cercle à l'origine du mouvement écologiste américain, motivés sans doute par le retentissement du livre de Rachel Carson, *Silent spring*, paru en 1962.

L'autre groupe promoteur de cette nouvelle pensée urbanistique est celui formé par Alfred Sauvy, Ivan Illich, Denis de Rougemont pour dénoncer les effets économiques et sociaux négatifs du développement du « tout-à-la-voiture » et plus largement du développement industriel et technologique.

La cité-jardin de Ebenezer Howard est une nouvelle utopie urbaine qui doit offrir à chacun à des prix abordables pour la classe ouvrière un logement, air pur, divertissement et culture, ainsi qu'un travail sur place. La cité-jardin devait être construite à l'écart des cités urbaines et des grandes villes, mais sans la confondre avec les banlieues bourgeoises anglaises. La cité-jardin est un concept nouveau, révolutionnaire d'après Mumford, l'auteur de la Cité à travers l'histoire, qui y voit le nouveau « new town act ».

Mumford avait décrit le nouveau complexe urbain formé par l'essor technologique et les trois principaux éléments structurant la cité industrielle : l'usine, la voie ferrée et le taudis. L'usine était le noyau de cette révolution industrielle, drainant des populations entières d'ouvriers, mais aussi devant consommer le maximum de ressources (matière, énergie, eau) et étant à l'origine des pollutions et problèmes sanitaires. L'action des hygiénistes aurait tempéré cet état de guerre.

Pour Mumford, « les recherches de Pasteur sur la bactériologie allaient modifier toute la conception de l'environnement biologique et du milieu organique interne. Dans les déchets et l'ordure se

développaient les micro-organismes d'une nocivité virulente, que détruisent l'eau savonneuse et la lumière du soleil. (...) Florence Nightingale ne se contentait pas de préciser les nouvelles normes d'éclairage et d'aération et de propreté indispensables aux hôpitaux, elle les appliquait dans son propre living-room, aux clairs panneaux blancs, prélude aux conceptions modernes d'un Le Corbusier, admirables sur le plan de l'hygiène » (Seuil, Paris, 1961, éd.fr 1964, p594).

Mumford s'opposait à l'effet désintégrateur de l'aménagement urbain du fait de l'essor de l'automobile, de cette motorisation individuelle et généralisée, dont Los Angeles était devenue la ville symbole. Il revendiquait alors un aménagement préservant les écosystèmes naturels, les paysages (*landscape*) et intégrés à toute entreprise urbaine.

James Howard Kunstler, auteur de *The geography of nowhere* (1993) et de *Home from nowhere* (1996) aura été membre fondateur en 1993 du *Congress for New Urbanism* aux côtés des principaux ténors de ce courant de pensée.

C'est Jane Jacobs qui produira les écrits les plus virulents à l'encontre du « renouveau urbain » et des théories de Le Corbusier mises en application. Le nivellement des vieux quartiers et des anciennes cités au profit des grandes barres d'immeubles, de la verticalité urbaine et de l'extension des banlieues dans un nouveau rationalisme urbain lui paraissent le reflet du « paternalisme d'experts » et associe la pensée urbaine fonctionnaliste avec celle d'un Howard et ses cités jardins. La cité radieuse ne serait qu'une autre version verticale et rationnelle de la cité-jardin. Jacobs défend l'idée dans « Déclin et survie des grandes villes américaines » (1961) d'une rénovation et amélioration des quartiers existants, pour éviter des constructions actives et dispendieuses et l'ensemble des effets collatéraux. Reconstruire c'est bannir une histoire, socialement tissée, dotée d'une âme⁵.

Ivan Illich et Denis De Rougemont procèderont à une critique radicale du modèle de développement à la fois industriel et urbain. Contestant le productivisme et les formes institutionnelles qui président aux comportements collectifs, il s'agit de préserver les conditions démocratiques de l'exercice des libertés sans être sous l'emprise des techniques et des formes monopolistiques. Si la vitesse crée de nouvelles structures sociales et économiques chez Illich, de Rougemont de son côté souligne à la fois l'impérialisme et le dogmatisme de la pensée technocratique, en ciblant notamment l'enchevêtrement des effets négatifs de l'automobile sur la société : « étalement urbain, éclatement de la communauté, encombrement qui rend impraticable l'usage quotidien des commodités qui font la raison d'être d'une cité : transports, marchés, culture, beauté des perspectives, sécurité, surprise de la rue, vie des places ». Chez Illich l'enjeu de l'énergie et de l'automobile est l'équité. Chez Rougemont c'est la démocratie qui s'en trouve affaiblie. La *polis* est menacée par l'invasion de l'Acropole colonisée par l'automobile. Autrement dit, en une formule plus prosaïque, « trop de mobilité tue la mobilité » (titre d'un article de John Adams, *Le courrier international*, 4 octobre 2000).

Le rapport Buchanan, 'L'automobile dans la ville, Etude des problèmes à long terme que pose la circulation dans les zones urbaines » (juillet 1963) par le ministère des transports de Grande-Bretagne, aura signé un premier acte notoire de reconsidération de l'aménagement urbain quant à la place de l'automobile. Pour Françoise Choay, il s'agit d'une première approche des « deux faces d'un

⁵ Voir l'ouvrage de Fishman Robert, « L'utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier », Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, 1977, éd. Fr 1979.

même problème », celui du trafic et du plan-masse. Ce rapport affirme enfin la coexistence pacifique avec l'automobile par la création d'un nouvel urbanisme autant pour les « villes nouvelles » que pour les villes déjà construites. La conclusion insiste sur l'aménagement de « zones d'environnement agréables » vers lesquelles les axes convergent sans les dominer.

Parmi les promoteurs du mouvement du nouvel urbanisme, il faut compter Christopher Alexander, architecte et urbaniste auteur de trois ouvrages annonçant une révision de la Charte d'Athènes et de ses principes d'un urbanisme fonctionnel et internationaliste. Avec trois ouvrages parus la même année, en 1977, *The timeless way of building*, *The Oregon experience* et surtout *The pattern language : towns, buildings, construction*⁶, l'universitaire de Berkeley et ses collaborateurs (Sarah Ishikawa et Murray Silverstein) entrouvrent un schéma de conception des espaces urbains à partir de la multitude des interactions possibles entre la rue, l'habitat, les espaces publics, les activités économiques et les populations. « Ces interactions se traduisent par un sentiment d'appartenance à une communauté ». Avec croquis et photos à l'appui, l'auteur démontre l'interdépendance historique entre l'habitat (privé) et les espaces publics (la rue), à grands renforts d'exemples historiques que sont les vérandas, les espaces intermédiaires, les portes et portiques, les arcades des rues, les étages et passerelles, des espaces de transition, des lieux transitionnels, autrement dits de « médiations » entre résidents. Ce travail est reconnu comme le plus important du siècle par le directeur de la revue *Architectural design* Tony Ward. Avec 250 sujets architecturaux et urbanistiques. Sa réflexion multidisciplinaire sur l'urbanisme allait jusqu'à promouvoir une participation des citoyens, auxquels il attribuait la capacité de parler un « pattern language », un langage urbanistique issu de leur quotidien et de leurs aspirations. L'université de l'Oregon devint le premier terrain d'expérimentation à ciel ouvert de cette théorie, avec une large consultation publique sur l'avenir urbanistique de ce grand campus de Portland. L'université de Cambridge en Angleterre serait le plus bel exemple « d'une collectivité organiquement structurée », résultat d'un parfait équilibre entre les exigences des parties et l'intégration dans une vision totale de l'espace public. Les deux extrêmes seraient ceux d'un campus formant un « conglomérat de bâtiments hétéroclites tous différents les uns des autres et traités en fonction de leurs problèmes spécifiques » à l'université de Berkeley (Californie) et à l'autre extrême l'université de l'Illinois où « l'ordre totalitaire imposé par ma conception architecturale y écrase tous les besoins de nature particulière, qu'il s'agisse de m'aménagement d'espaces individuels ou des revendications légitimes de groupes particuliers »⁷. Alexander confère à l'architecture et à l'urbanisme la dimension d'un langage, autant culturel qu'artistique, sensible et cognitif. En cela, il illustre avec son ouvrage *Pattern language* ce que Victor Hugo avait écrit dans « Notre Dame de Paris », comparant l'architecture à une écriture, la ville à un livre.

Pour atteindre cet objectif, Alexander donne la parole aux résidents, aux usagers et futurs usagers des lieux, prônant une « architecture sans architecte », une anti-spécialisation, une approche anti-technocratique et aux seules mains des experts. Pour Alexander, comme pour Jane Jacobs, la richesse sociale et culturelle s'exerce dans la rue, le quartier, la place publique, et la ville constitue une « anthropopolis » moderne proche de la Casbah, où proximité et mobilité piétonne en sont les modes d'existence collective. Les résidents sont des existants, des acteurs politiques au sens de

⁶ Oxford university press, Oxford, 1977, 1171 p.

⁷ Alexander Christopher, *Une expérience d'urbanisme démocratique*, Paris, Seuil, 1976, p25-26).

pleinement en mesure de s'exprimer sur les besoins, les choix, les exigences, les attentes d'un mode d'existence en milieu urbain.

L'idéal d'une cité « salubre », du moins écartée des nuisances et de la nocivité des produits résiduels, des déchets des industries, a pris place au 19^e à la suite des travaux des hygiénistes. La recherche des meilleures conditions d'hygiène et de confort, en réaction à l'insalubrité urbaine et industrielle, ont forgé une culture urbanistique dont le docteur Benjamin Ward Richardson est resté le plus illustre représentant. Sa cité, *Hygea, the city of health*, en 1875, signe une préoccupation majeure en ces temps du « carbonifère » (Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Paris, Seuil, 1961, trad. France, 1964, p600) et de l'ère de la machine devenant un élément démultiplié dans les immenses usines.

Peu d'auteurs français ou européens se sont penchés sur ce courant de pensée du *New urbanism*, considérant probablement que le cadre théorique n'était pas suffisamment élaboré. Il reste toutefois quelques essais pertinents qui soulignent l'intérêt et la portée de cette vision renouvelée de la conception des mondes urbains⁸.

La prise en compte de la qualité de vie urbaine n'est désormais plus pensée seulement en termes de grandes fonctions à remplir, mais par l'analyse des pratiques sociales et comportementales au regard des contextes culturels, historiques et environnementaux.

⁸ *La théorie du New Urbanism, perspectives et enjeux*, Cynthia Ghorra-Gobin, Paris, rapport final, programme de recherche PUCA, juillet 2006, 61 p. (consultable sur : http://www.cdu.urbanisme.equipement.gouv.fr/IMG/pdf/newurbanism_cle65d7e2.pdf).
Cyclopolis, ville nouvelle, contribution à l'histoire de l'écologie politique, Benoît Lambert, éditions Georg, Médecine et hygiène, Genève, 2004.